

TOM ALTORT

10 CENTIMÈTRES...
POUR LA VIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-788-9

Dépôt légal : octobre 2023

Aux survivants, aux combattants, aux âmes volées...

Bien que cette histoire soit totalement vraie, certains noms
ont été changés.

Avant-propos

Quoi de plus intime que de parler de soi, de ses faiblesses, de ses peurs ? Quoi de plus intime que de se révéler aux autres vraiment tel que l'on est, lorsqu'on est seul face à son miroir ou dans son lit le soir ?

Dans ce livre, j'ai choisi d'aborder à travers mon expérience des thèmes qui font encore peur alors qu'ils font partie de notre société et qu'on ne devrait en aucun cas être effrayé à l'idée de les aborder, car ils ne font pas qui nous sommes, à savoir : le cancer et l'homosexualité. Réduire quelqu'un à sa maladie ou à sa sexualité revient pour moi à ne voir que de lui : sa couleur de cheveux, celle de ses yeux ou de sa peau, ou encore s'il est grand ou petit, gros ou mince !

Au cours de ma vie, j'ai souvent ressenti certains événements, certaines situations à l'avance et je ne saurais comment l'expliquer, mais déjà lorsque j'étais au lycée j'étais convaincu qu'un jour j'aurais un cancer... la seule chose que je ne savais pas, c'est que cela m'arriverait si jeune. Cette maladie que l'on qualifie aujourd'hui de mal du siècle, nous touche malheureusement tous, de près ou de loin, ne serait-ce que par un membre de sa famille, un ami, un collègue qui un jour en est atteint, lorsque ce n'est pas nous-mêmes qui sommes directement pris pour cible. Tout de suite lorsque son nom est évoqué, c'est la mort que l'on prend pour référence et la peur qui nous tenaille ; mais ce qu'il faut savoir c'est qu'il y a plusieurs types de cancers, que certains se guérissent très bien et qu'il y a aussi une part de chance et de force mentale quant à l'échéance que ce foutu crabe peut réserver à son

hôte. Il y a aussi les effets secondaires les plus connus des traitements qui effrayent, mais au cours de ce parcours pour la vie il y a bien plus d'embûches que cela, dont personne ne parle... comme si c'était tabou.

Pour certains, l'homosexualité est une maladie qu'il faut soigner... alors vraiment si c'était le cas j'aurais gagné le jackpot entre le cancer et celle-ci. Alors non, ce n'est aucune-ment une maladie et ça ne se soigne pas, puisque ce n'est ni un problème de santé, ni un problème tout court d'ailleurs. Pourtant, l'évoquer semble aujourd'hui encore bien trop souvent tabou là aussi, même dans des pays dits civilisés et évolués comme le nôtre. Là où il y a un problème, c'est que de cela découle un véritable mal-être chez beaucoup de jeunes au cours de leur adolescence, voire pendant la construction de leur vie d'adulte et ça, ce n'est pas normal ; je dirai même qu'à l'heure actuelle c'est intolérable toute cette souffrance inutile qu'on pourrait si facilement éviter en ayant tous un esprit plus ouvert. Comment peut-on encore laisser de jeunes hommes, de jeunes femmes : craindre la réaction de leurs proches ? ne pas s'autoriser à être eux-mêmes ? se faire du mal ? douter sur leur légitimité de vivre ? ou les condamner à mort dans certains pays ?

À travers mon histoire, j'ai choisi de livrer ici sans fard comment ces deux combats ont cohabité dans ma vie pour m'apprendre à donner plus de couleurs à celle-ci.

Lundi 28 février 2011

— Quelle est votre douleur sur une échelle de un à dix ?

Complètement groggy, je m'entends encore répondre :

— Sept

— Ne vous inquiétez pas, on va vous injecter de la morphine, ça devrait faire effet rapidement.

Une autre infirmière s'approcha au moment même où mes yeux commençaient à distinguer plus nettement la salle de réveil et sur un ton tout à fait banal me demanda :

— Voulez-vous garder le masque à oxygène en souvenir ?

Intérieurement, je bous et me demande qui pourrait bien vouloir garder un souvenir de cette journée à la fois horrible et terrifiante, mais c'est sur un air très aimable que j'ai répondu en prenant sur moi :

— Non merci, pour quoi faire ?

Je ne me souviens plus si une réponse fut apportée à ma question faussement aimable... Peut-être que le contrecoup de l'anesthésie a eu l'effet d'une gomme sur ma mémoire, comme pour tenter d'effacer ce tableau journalier... Ou peut-être, tout simplement, que cette femme s'est rendu compte du manque de tact de sa question et préféra esquiver mon interrogation... ou encore que l'anesthésie me jouât des tours. Toujours est-il que peu de temps après s'en suivit un nouveau :

— Quelle est votre douleur sur une échelle de un à dix ?

— Je dirai six

— Très bien, on va vous réinjecter de la morphine et vous reconduire à votre chambre.

Je crois que la douleur ressentie lors de mon transfert du brancard vers mon lit, fût peut-être brève, mais elle fit exploser le dix sans aucun doute, comme l'aurait fait un champion de boxe avec une machine coup de poing dans une fête foraine.

Cette journée du 28 février 2011, restera sans doute l'une des plus douloureuses de ma vie sur tous les points, mais selon moi, comme rien n'arrive sans raison elle aura aussi marqué un tournant : le début d'une vie plus intense, plus passionnée, plus reconnaissante... peut-être tout simplement plus vraie !

En tous les cas, ce jour-là, niveau intensité, c'était plutôt le calme plat. En effet, bien que la douleur dût désormais tourner autour de quatre et que je ne pouvais bouger dans mon lit ne serait-ce que d'un millimètre sous peine de titiller la machine à coup de poing ; je pouvais au moins me servir de mes mains pour aller sur Facebook tout en discutant avec mes trois seuls visiteurs... Mais qui d'autre aurait pu venir me rendre visite hormis eux, puisque j'avais décidé de ne parler à personne de mes problèmes ? Toujours tout garder pour soi, c'est bien moi ça... du moins, c'était bien moi, puisque depuis cette épreuve je me livre un peu plus afin de ne pas m'user trop vite... du moins je l'espère. C'est donc sur ce fameux réseau social que ce midi-là j'ai appris le décès d'une Grande Dame du Cinéma français, Mademoiselle Annie Girardot. Je me souviens à la fois de la tristesse que j'ai ressentie pour elle, tout en me disant qu'après son long combat contre la maladie c'était sans doute comme une délivrance pour ses proches. En tous les cas, je ne peux qu'admirer le fait qu'elle ait su rester digne et dans la lumière, pour témoigner de ce mal qui ronge de plus en plus de personnes... même pour une actrice, je pense que le rôle le plus dur reste celui de sa propre vie, quand son scénario ne peut être remanié. Pour ma part, le clap de fin n'avait heureusement pas été donné ce jour-là.

À force de somnoler entre deux discussions, cette journée est en somme passée assez vite et le soir je ne fis pas de vieux os étant donné que je n'avais pas le droit de manger pour

éviter d'être malade à la suite de l'anesthésie ; de plus on ne va pas se mentir, dans ce genre d'endroit les occupations sont assez limitées !

Le lendemain matin après une nuit chaotique, j'eus la joie de me faire réveiller par une infirmière vers six heures pour un contrôle, et le bonheur de manger un petit déjeuner très copieux, à savoir : une compote ! Heureusement que la veille malgré les recommandations du médecin j'avais réussi à manger quelques Schoko-Bons que mes parents m'avaient ramenés après que je leur ai envoyé un SMS d'urgence... et oui, quelles que soient les circonstances ma gourmandise reste une fidèle amie.

Pour en revenir à cette nuit horrible, certes elle était due en partie à la douleur, mais surtout à ce pistolet urinoir qu'on m'avait remis après l'intervention, ne pouvant me lever pour aller jusqu'aux toilettes. Plusieurs fois dans la journée, ne pouvant bouger d'un poil, je parvins à utiliser cet objet de torture tant bien que mal jusqu'au moment où dans la nuit ce fut la fois de trop. Comme quoi mes huit années de tir sportif dans ma jeunesse ne m'auront pas empêché de rater la cible cette fois-là, et j'ai fini ma nuit baignant dans mon urine. Je n'ai jamais ressenti une telle honte de ma vie, mais jamais je n'aurai osé appeler quelqu'un pour le signaler. Cette perte d'autonomie, le fait de ne plus pouvoir contrôler son corps que certains vivent au quotidien, désormais j'ai eu un aperçu de l'enfer qu'ils vivent et je ne peux qu'admirer leur force mentale pour affronter cela. Pensant à l'humiliation face aux infirmières, le lendemain, j'ai refait mon lit comme si de rien n'était, pour être sûr qu'elles ne s'en aperçoivent que lorsque je serai parti ; tout en ayant toutefois une grande admiration pour le travail du personnel hospitalier, qui, il ne faut pas l'oublier, a son lot de moments désagréables et manque bien trop de reconnaissance.

Ma sortie étant prévue pour dix heures, soit environ vingt-quatre heures après l'intervention, j'ai commencé à

me préparer une heure avant, car si la douleur était supportable je ne peux pas dire que cette future cicatrice de huit centimètres était comme inexistante. De plus, n'ayant pas eu le droit de me lever depuis l'opération, j'avais le corps bien engourdi et un mal de dos qui s'était installé au contact de ce lit qui criait « ne reste pas ici ». Après une douche, et une bataille acharnée pour mettre mes chaussettes et mes chaussures j'étais enfin prêt, car il va de soi qu'avec ma fierté je ne voulais l'aide de personne et que je me devais d'avoir terminé avant que mes parents ne viennent me récupérer. Une fois ces derniers arrivés, je leur ai dit que tout allait bien, j'ai scruté vite fait la chambre pour être sûr de ne rien oublier et afin de retrouver mon studio mille fois plus chaleureux et confortable que cette chambre, je me précipitais avec toute l'ardeur d'un escargot vers l'ascenseur. En approchant de ce dernier, j'ai commencé à sentir ma tête tourner légèrement, mais j'ai décidé d'ignorer cette alerte. Une fois dans la cabine, le mouvement vertical de celle-ci accentua mon vertige et un voile noir s'empara de ma vue. À peine le temps de le signaler à mes parents que je me suis senti partir... Ils me rattrapèrent au vol avant de m'aider à m'asseoir près de l'accueil et prévinrent mon médecin qui diagnostiqua un simple malaise vagal ; un verre d'eau et hop hop hop j'étais dehors.

Si la durée du séjour fut bien courte pour une opération de ce genre, je ne m'en suis pas plaint puisque selon moi rien ne vaut un lit qui épouse les formes de son corps, et un cadre où l'on se sent bien pour se rétablir. Toutefois, je ne peux nier que ce manque de suivi de nos jours sous prétexte d'économies, fait plutôt peur. Eh oui, après avoir été ouvert de la sorte, comment être certain qu'aucune complication ne se manifesterait au-delà des vingt-quatre heures suivant l'intervention ? Et pour ceux qui n'ont pas la chance de vivre en couple ou en famille... le manque de moyens des services de santé, est-il une raison suffisante pour risquer de mettre en jeu leurs vies ?

Après avoir gravi tant bien que mal les trois étages qui menaient à mon cocon, mes parents me firent quelques

recommandations avant de reprendre la route puisqu'ils vivaient à quatre cent cinquante kilomètres. Ils devaient revenir me chercher le samedi pour que j'aie poursuivi ma convalescence chez eux, au bord de l'océan, mais dans les premiers jours la voiture m'était interdite.

J'aurais tellement aimé que ce nuage noir sur ma vie ne soit qu'éphémère...

« La vie ce n'est pas d'attendre que les orages passent, c'est d'apprendre comment danser sous la pluie. » Sénèque

